

RAPPORT

Le colonel Riedel, Commandant du camp de prisonniers de Göttingen, a visité, le 3 octobre 1917, le camp d'Altengrabow, conformément à la conférence tenue à Berlin le 6 août 1917. Il a étudié l'organisation de la propagande flamande et causé avec les chefs flamands. Ensuite, il a discuté avec moi ce qui suit :

1° Le camp de Göttingen se déclare prêt à envoyer à Altengrabow des livres, des revues, des journaux, — elle veut surtout envoyer ici régulièrement toute une série de nos de la « *Gazet van Brussel* ».

2° Lors de la visite à Göttingen, à l'occasion de la Noël, on fera des conférences particulières aux Flamands et on leur montrera un film de propagande. Le colonel Riedel et moi, nous sommes d'avis que le nombre de ceux qu'on enverra à Göttingen ne pourra pas être aussi élevé que celui qu'on a préconisé lors de la conférence à Berlin, le 6-8-17.

3° Le colonel Riedel est d'accord pour qu'entre Göttingen et Altengrabow il y ait de temps en temps des échanges d'hommes de confiance. En outre, il s'offre pour mettre à notre disposition des hommes de confiance particuliers pour les voyages dans les détachements de travail.

.....
(signé) CUNO

Hauptmann d. L. II, und Flamenoffizier.

* * *

Il nous sera donné à présent de faire plus directement la connaissance de Cyriel Rousseu, un des parvenus de l'activisme. (Cfr. Lettre de Borms, du 13 juin 1917, à la Politische Abteilung.) Quoique simple contrôleur aux tramways anversois, M. Rousseu Cyriel mérite pleinement de retenir notre attention. Nous laisserons à ses historiographes le soin d'exposer l'évolution de ses idées et d'évaluer tout ce que les Activistes et les Allemands lui doivent, et nous bornerons à constater qu'on peut à la fois le rapprocher de Bismarck et de Robespierre. (Toutefois, nous présumons que, Robespierre étant Français, Monsieur Rousseu refusera de se laisser rapprocher de lui.)

— Monsieur Rousseu s'annonce :

Gottingen, 9 November 1917.

Aan den Weledelen Heer Kommandant van het Krijgsgevangenenkamp
Altengrabow.

Hooggeachte Heer Kommandant

Bij deze heb ik de eer Uedele te melden dat ik hoogstwaarschijnlijk aanstaande
Sondag, misschien maandag 12 dezer, naar Alten-Grabow kom om de Vlamingen
aldaar te bezoeken.

Ik zal vergezeld wezen door Heer H. Bluncke uit Göttingen.

Gelief Heer Hauptmann Coune, de Flämenoffizier te verwittigen alsook X....
Hopende dat men in het kamp zal verwittigd wezen, beleefde en hoogachtende groeten.

CYRIEL ROUSSEEU
Afgevaardigde Raad van Vlaanderen
In Göttingen, Brak 9, ook « Fursorge Abteilung ».

Göttingen, le 9 novembre 1917.

Au noble (formule hollandaise) Monsieur le Commandant
du camp de prisonniers de guerre d'Altengrabow.

Très honoré Monsieur le Commandant,

Par celle-ci j'ai l'honneur de vous annoncer que je viendrai très probablement dimanche, peut-être lundi 12 courant, à Altengrabow pour y visiter les Flamands.

Je serai accompagné de Monsieur Bluncke de Göttingen (un interprète N. d. A.).
Veuillez avertir Monsieur le capitaine Coune (Cuno N. d. A.), le Flämenoffizier, ainsi que X.

Espérant qu'on sera averti dans le camp, salutations polies et pleines de considération.

CYRIEL ROUSSEEU
Conseil de Flandre délégué
à Göttingen, baraque 9, aussi « Fürzorge Abteilung ».

Nous nous sommes gardés de corriger certaines anomalies orthographiques et grammaticales (1), tant pour l'allemand que pour le flamand. On ne peut, vraiment, exiger de Monsieur Cyriel Rousseu, qu'il s'arrête à ces mesquineries.

Une chose qui nous a frappé bien plus, c'est le titre de M. Cyriel Rousseu. " *Afgevaardigde Raad van Vlaanderen* ", c'est-à-dire, " *Conseil de Flandre délégué* ". Vous ignoriez qu'il y avait deux conseils de Flandre, l'un plus ou moins domestique, à Bruxelles, et l'autre voyageur, où, Fregoli d'un talent tout-à-fait spécial et hors-pair, Monsieur Cyriel Rousseu, à lui tout seul, faisait en même temps tous les personnages, et tranchait toutes les questions à l'unanimité? Vous croyez que, non-activistes, nous nous méprenons au sens de son titre? Pas du tout; l'interprète allemand, qui dût traduire cette lettre, écrivit: " Cyriel Rousseu, abgeordneter Rat von Flandern ", " abgeordneter ", avec un petit " a ", et directement apposé au nominatif " Rat ". Nous aurions pu nous tromper; mais celui-là, un Allemand, devait bien savoir ce que cela voulait dire...

(1) Sur une affichette flamande d'une douzaine de petites lignes, annonçant dans le camp l'arrivée et la mission de Monsieur Cyriel Rousseu, on ne corrigea pas moins d'une bonne dizaine de grosses fautes...

— Voici son rapport :

Göttingen, le 20 novembre 1917.

A Monsieur le capitaine Kuno, officier des Flamands,
Altengrabow.

RAPPORT

Comme suite à la visite du camp de prisonniers de guerre d'Altengrabow par Cyriel Rousseu, envoyé du Conseil des Flandres, les 12, 13 et 14 novembre 1917.

Quelques impressions sur l'état du camp de prisonniers de guerre d'Altengrabow, particulièrement en ce qui concerne les Flamands.

Les Flamands, pris en général, ont besoin d'une sollicitude toute particulière si l'on veut les conserver à la famille germanique.

Les soins dont ils ont besoin doivent résulter d'autres considérations que pour les Français et les Anglais. C'est pour cela qu'il est nécessaire que l'on connaisse à fond les circonstances dans lesquelles les Flamands ont vécu jusqu'à présent, pour ramener le peuple dans des conditions dignes d'hommes. En particulier, l'administration publique a tout fait, en toute occasion, pour détourner le peuple flamand (en Belgique) de la nature de sa souche et les transformer en bâtards de leur race : au lieu d'en faire des Germains sains et vigoureux, on a voulu les faire passer de toute manière à la famille romane. C'est pour ce motif et à cette intention que les gouvernants ont, de façon irresponsable et condamnable, laissé le développement de notre peuple flamand à l'abandon général. Depuis des siècles et particulièrement de 1830 à ce jour, les Flamands ont dû vivre dans des circonstances qui ne les font pas apparaître comme un peuple sain, et tout ce qui a été créé de grand et de bon à cette époque s'est accompli en opposition avec les mesures du gouvernement.

Il en est résulté que la grande masse du peuple pense, au sujet de ces choses, de façon indifférente et superficielle. Tout Germain doit reconnaître que la France a joué un rôle désastreux vis-à-vis de notre peuple.

Par ses influences, la France est le plus grand danger pour tout ce qui s'appelle Germain. C'est ainsi que notre peuple ne peut être considéré comme développé normalement et qu'il coopère lui-même à sa décadence, sans le comprendre davantage, par manque d'une saine puissance de résistance. Un des centres les plus grands, les plus dangereux et aussi les plus soutenus, propres à détourner le peuple flamand de la nature de sa souche, était certainement Bruxelles et les environs. Il s'y était développé une caste qui donnait les plus tristes exemples de cette situation. Une seule issue était possible : d'abord et avant tout, soustraire la Flandre et les pro-Flamands à l'influence française et ainsi écarter la cause réelle du mal, si l'on ne voulait pas que tous les essais d'amélioration restassent vains. A côté de cela, assainir notre peuple et le guider dans son développement. Cette guerre peut sauver le peuple flamand et cela arrivera si chaque occasion est utilisée avec force et circonspection, sans négliger un point, quel qu'il soit. Celui qui ne saisit pas cette occasion, qui se refuse à faire usage de ces circonstances heureuses, est complice de l'état antinaturel et insensé, dans lequel nous, Germains, menaçons de tomber de plus en plus bas, si, en dernière heure, nous ne sommes pas sauvés par tous moyens. Que personne n'oublie donc de quelle lourde responsabilité il se charge en ne faisant pas tout ce qui est possible pour utiliser, dans

ce coin occidental du peuple germain, les circonstances particulières en vue de les rétablir saines. La Flandre ne peut pas être poussée sans égard dans les bras de la famille romane ; mais alors on doit aussi avoir le courage d'empêcher ceci, non seulement en paroles, mais aussi *en action*. (Souligné dans le texte.)

Mais comment, dans toutes ces circonstances, atteindre à l'éclaircissement et à l'assainissement de l'état des Flamands ? Parlons d'abord des prisonniers de guerre : mais ici on doit agir avec tact et circonspection. On doit les éloigner de toute manière de l'entourage français ou wallon ; même les éléments qui deviennent dangereux par une trop grande francisation doivent être *éliminés sans pitié*. *Qui veut atteindre le but doit employer les moyens !* (Souligné dans le texte.) Tout le reste ne signifie rien et n'a aucun succès.

C'est pour cela que tous les Flamands qui peuvent encore être sauvés doivent être évacués des centres de contagion. (Les centres sont toujours doublement dangereux : d'abord par l'influence qu'ils exercent sur des hommes qui, faibles de caractère, sont travaillés secrètement par tous moyens et de toute manière dans leur disposition pro-flamande ; ensuite par le terrorisme sans limite qu'exercent nos ennemis sur tout ce qui ose sentir d'une façon flamande et sur tout ce qui se nomme flamand.)

Tout d'abord, il s'agit d'ouvrir l'œil à l'égard de ces dangers et de ne pas se laisser aveugler de la part des ennemis irréconciliables de notre race par de fausses flatteries (derrière lesquelles ne se cache jamais que la plus grande hostilité).

Sauver les Flamands et les conserver à leur race dans un entourage roman et sentant comme tel est, en fait, une impossibilité et, en tous cas, un éparpillement de force intempestif et inutile. C'est pour cela que, si l'on veut sauver les Flamands on doit commencer avant tout à les transporter dans un camp particulier, car les kommandos sont dangereux au plus haut point, parce qu'on ne se soucie pas assez que les Flamands se trouvent en des endroits où les membres, pour eux dangereux, d'une autre race (qui, par leur développement ordinairement plus élevé, par une indépendance toujours plus grande de leur pensée ethnique, compriment presque partout les Flamands) les dépouillent de tout avantage et de toute favorisation ; c'est ainsi que le Flamand, par son éducation nationale défectueuse, par sa timidité, par son caractère ouvert, quoique se trouvant chez des membres de sa propre race, se laisse déposséder de ses avantages. C'est ainsi que les Flamands, même en captivité, passent une vie de souffrances sous la pression des Latins et de tous ceux qui se donnent comme tels. *L'autorité allemande* (souligné dans le texte) doit suivre ces choses d'un œil très vigilant et acquérir pour cela une idée exacte de l'état dans lequel se trouve notre pauvre peuple et comment il *doit* (souligné dans le texte) en être sauvé à quelque prix que ce soit. On ne doit pas abandonner sans considération à son sort ce qui n'est pas bon et peut être changé. C'est un devoir de sauver ce qui peut encore l'être.

La situation à Altengrabow apparaît maintenant comme très indésirable et très désavantageuse ; la plupart de nos jeunes gens prisonniers ne sont pas armés intérieurement pour vivre parmi d'autres races sans danger de francisation. Un Français reste Français, quel que soit son entourage ; de même, un Anglais reste Anglais ; c'est que ces hommes sont doués d'une conscience nationale marquée au coin. Par contre, le Flamand n'a pas partagé ce bonheur, et c'est pour cela qu'il renonce à la puissance de résistance pour se frayer un chemin dans un entourage d'une autre espèce.

On doit, tout particulièrement, tout faire pour ramener la partie de notre peuple se trouvant en captivité (si particulièrement facile à atteindre maintenant) à ce qu'elle

sente d'une façon flamande et qu'elle retourne, avec cette conscience nouvelle de sa particularité ethnique, à la grande souche germanique pour laquelle elle menaçait déjà d'être perdue. L'état d'esprit des Flamands au camp d'Altengrabow ne peut être qualifié de bon, pris en général. Et l'on ne doit pas du tout s'en étonner vu l'état de chose de là-bas. Il y a donc certainement de bonnes choses à faire ; d'abord, il faut établir le nombre de ceux qui peuvent encore être sauvés et ensuite mettre immédiatement la main à l'ouvrage et agir. On doit particulièrement à Altengrabow abolir la fausse situation qui consiste dans le fait que tant de Bruxellois s'y trouvent. Peut-être pourrait-on faire un essai par une entreprise qui est encore étrangère ici ; mais elle doit être préparée longuement, sinon elle restera sans aucun succès. J'ai en vue les spectacles, par lesquels on peut soulever de la sympathie pour notre mouvement.

Ceux qui se rallient au mouvement doivent être mis en état de procurer, de tous côtés, de petits avantages, pour qu'ils acquièrent réellement de l'influence. C'est une exigence capitale.

Les baraquements des « Polonais avantagés » au milieu des autres prisonniers de guerre créent aussi beaucoup de mécontentement. C'est ainsi qu'on entend : « Voyez, c'est ainsi que l'Allemagne protège les Polonais » (par allusion particulière à la politique que l'Allemagne pratique vis-à-vis des Polonais, au sujet de laquelle on parle et l'on écrit tant, et qui se distingue complètement de celle que l'on se plaît à pratiquer vis-à-vis de la Flandre) et « Voyez, voilà ce que vous, pro-Flamands, avez à attendre de l'Allemagne pour la Flandre ! » C'est ainsi que parlent nos adversaires et qu'ils ont sans cesse matière à combattre notre mouvement et à critiquer toutes les erreurs dont ils sont les témoins quotidiens.

Si Monsieur le capitaine Cuno pouvait utiliser ces indications et ces observations avec quelque succès, je serais très heureux du résultat de ma visite des 12, 13 et 14 novembre 1917 à Altengrabow.

Lors de la visite du Kommando Krupp-Magdebourg, la première chose que tous demandèrent, ce furent des *pantalons* (souligné dans le texte). Je promis de transmettre cette demande. En général, le moral était peut-être meilleur ici que dans le camp proprement dit ; tout de même, il y a ici un besoin pressant de commencer sérieusement la *propagande* (souligné dans le texte). Un bon résultat serait certainement atteint ici par la visite d'un bon orateur, et je réfléchirais à faire peut-être un essai avec le Docteur Borms. Il est très probable qu'il viendra à Göttingen à la Noël et qu'il visitera encore d'autres endroits ; peut-être sera-t-il possible qu'il passe aussi par là. Je recevrai très volontiers votre aimable appréciation au sujet de tout cela. Peut-être pourrions-nous rester en relation au sujet de l'un ou de l'autre point et échanger nos pensées, vu qu'à Altengrabow il y a encore certainement beaucoup à faire.

Le comité de secours belge à Altengrabow est certainement un foyer de francquillonisme et de pression française ; il est certain que la répartition de toutes sortes de dons a toujours lieu, par principe, en faveur de ceux qui ne sont pas pro-Flamands ; il y a en ceci une source de puissance que l'on ne doit pas sous-évaluer et que le Comité sait utiliser habilement et avec beaucoup de ruse contre nous et contre notre mouvement, vu que ses membres sont prêts à tout. (Rousseau serait très embarrassé s'il devait prouver tout ceci. N. d. A.) A vrai dire, il est certain que ceux qui ne sont pas pro-Flamands sont aussi aigris par la manière d'agir du comité, et c'est pour cela que ce comité ne jouit d'aucune confiance chez les prison-

niers. Puisse donc ma visite donner l'impulsion à ce que la direction de ce comité soit soumise à réélection avec permission pour les prisonniers de proposer leurs candidats choisis (qui jouissent réellement de leur confiance). Le succès fournirait certainement la preuve que, de cette façon, la situation de nos compatriotes serait améliorée ; c'est ma ferme conviction.

Enfin, je suis fermement convaincu qu'Altengrabow est très inapproprié à recevoir des prisonniers flamands, et la seule solution raisonnable et pratique, reste de les soustraire à toutes les influences étrangères de Wallons, Français et Anglais. Altengrabow est installé pour toutes nationalités, et il est compréhensible que l'on traite les grandes nationalités avec une attention particulière. A cela, on obtiendrait difficilement un changement, vu que tous les bureaux sont occupés par leurs compatriotes, qui sont en tout temps et en tout lieu les adversaires de notre mouvement, et qui sont, pour nous, des conseillers indésirables. On ne provoquera ici un changement fondamental qu'en transférant dans un camp de Flamands, M. le capitaine Kuno ensemble avec les Flamands de cet endroit.

CAMP DE PRISONNIERS
T. B. N° 1, 20331

Göttingen, le 12 décembre 1917.

La Kommandantur transmet à l'Inspection des camps de prisonniers de guerre du XI^e corps d'armée à *Cassel*, avec une traduction, un avis de M. Rousseu concernant le travail de propagande des Flamands au camp d'Altengrabow, adressé à l'officier des Flamands du IV^e corps d'armée.

Il n'est pas prévu dans la note de nomination de M. Rousseu, que celui-ci doive nous fournir, à nous, un rapport sur ce qu'il a observé. Il avait seulement été chargé d'envoyer chaque semaine un avis au département politique près le Gouvernement général en Belgique. Mais, comme il a déposé ici l'écrit ci-joint, et comme la Kommandantur ne se considère pas comme autorisée à l'envoyer immédiatement à l'officier des Flamands susdit, elle le transmet, avec prière de l'ache-miner en service. On a demandé à M. Rousseu qu'il communique l'écrit au département politique.

La Kommandantur doit s'abstenir de prendre position à l'égard du contenu ; elle a cru aussi devoir se dispenser d'exiger la modification ou l'omission de certains avis inopportuns, parce qu'elle pense qu'il est important d'apprendre à connaître l'opinion non modifiée d'un homme du peuple flamand.

(signé) RIEDEL.

Et voici quelques effets de ce rapport.

I 405 34.

Altengrabow, le 22 janvier 1918.

RAPPORT

Au commandement général ff. IV^e corps d'armée, II^b Prisonniers n° 26190, du 6 janvier 1918.

Inspection des camps de prisonniers n° 248/18 1^a du 9 janvier 1918, concernant le rapport du Flamand Rousseu.

.....

La Kommandantur a en vue d'affaiblir la contre-influence française en envoyant les adversaires principaux du mouvement flamand dans un autre camp. On prend actuellement les noms des prisonniers en question.

.....
Il suffirait d'éloigner d'ici les Bruxellois dont la nuisance est établie avec quelque certitude, sauf à tenir en vue les autres.

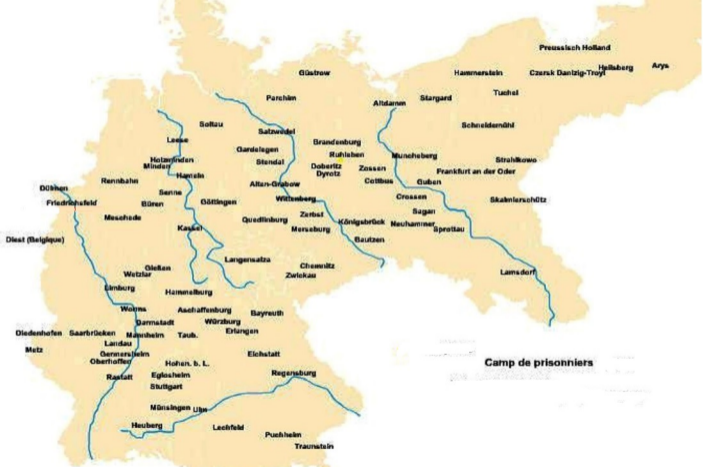
.....
Enfin, un Français particulièrement nuisible sera renvoyé du service des paquets.

.....
La société de secours belge a été soumise à un remaniement total. Le président, l'adjudant pro-belge Sterck, a été relevé de ses fonctions et sera envoyé prochainement à Göttingen il fut envoyé via Göttingen à Kassel avec les autres adjudants belges (N. d. A.).

(signé) FREYTAG.

Ce n'est pas seulement devant les yeux de Rousseu que le camp d'Altengrabow (où l'attitude intelligemment patriotique d'une poignée de *flamingants* rendit vains tous les efforts des alliés germano-activistes) ne trouvait pas grâce. Déjà le 31 mai 1917, lors d'une visite à Berlin, Borms et Verhulst (accompagnés de Rousseu), avaient demandé au rapporteur du ministère de la guerre, que les Flamands restant au camp même d'Altengrabow (la majorité était en effet dans ses détachements de travail) fussent envoyés à Göttingen, et ils avaient répété ce désir dans leur rapport officiel au Gouvernement Général en Belgique (Gefangenenlager Göttingen, le 12 juin 1917, Fürsorge-Abteilung Tgb. Nr 2207/17, et Göttingen, le 4 juillet 1917, Kommandantur des Kriegsgefangenenlagers B. Nr I, 16271, concernant I. Nr 9817). — Dans sa lettre d'Anvers, le 17 juillet 1917, au professeur Stange, et dans d'autres encore, Borms revient à la charge.

A leur point de vue d'ailleurs, ils avaient parfaitement raison. *Göttingen* (dont le but allemand nous a été dépeint par les Allemands eux-mêmes), de par les grands avantages y accordés en matière de travail et de récréation, de par son milieu spécial, de par la pression constante qu'y exerçaient la "Fürsorge Abteilung", d'une part, les meneurs activistes (Borms, Tack, Severyns, De Clerck, etc.) au cours de fréquentes visites de l'autre, et enfin toute la presse activiste qui s'y déversait en torrent, constituait un très grand péril pour les Flamands qu'on y envoyait. On n'appréciera jamais à sa juste valeur l'énergie de ceux qui, malgré tout, n'y ont pas fléchi.



UN

Livre Noir

DE LA

TRAHISON ACTIVISTE

PAR

RUDIGER

“ LE JOURNAL DES COMBATTANTS „
ORGANE OFFICIEL DE LA
FÉDÉRATION NATIONALE DES COMBATTANTS
11, QUAI DU COMMERCE, 11
BRUXELLES

PRÉFACE

Ce livre traite des trahisons commises au cours de la guerre par des soldats belges, victimes du maximalisme flamingant, dans les camps de prisonniers en Allemagne et au front de l'Yser. Ce n'est qu'après de longs mois d'hésitation, et après en avoir par deux fois reculé la publication (la première fois vers novembre 1919, la seconde fois en mars 1920), que je me suis décidé à le faire paraître, ne pouvant me résoudre à contribuer indirectement, par mon silence, à des manœuvres qui mènent à la ruine du pays. Je n'accomplis pas ce devoir sans profonde tristesse : parmi ceux que j'accuse, il y en a plus d'un que je voudrais pouvoir estimer, et la cause flamande qui leur fit commettre leurs crimes, reste la mienne.

Est-ce assez dire que les errements des uns ne m'aveuglent pas sur les fautes des autres ?

J'aurais préféré écrire en ma langue maternelle, mais ai cru devoir y renoncer pour des raisons pratiques.

J'ai tenu à user d'indulgence envers les personnes moins gravement compromises, en passant leurs noms sous silence.

Une enquête sérieuse fournira la preuve de tout ce qui est avancé dans ce livre, fruit de longues et minutieuses recherches à caractère purement personnel et privé.

Puisse mon humble et ingrat travail contribuer à délivrer la cause flamande d'individus qui la déshonorent !

Aux Combattants.

Camarades,

En terminant ce livre, je me trouve triste d'avoir dû remuer tant de choses écœurantes. Mais n'était-ce pas un devoir d'arracher le masque aux ennemis de la patrie ? N'est-ce pas toujours un devoir de proclamer la vérité ?

Avais-je le droit, comme Belge et comme Flamand, de parler en cette matière ?

Pendant la guerre, en Allemagne — où il y avait du danger à le faire — j'ai ouvertement prêché la fidélité au pays et au Roi. Depuis la guerre, en Belgique — où il y avait quelque danger à le faire — je n'ai pas hésité à me conduire en bon compagnon envers des flamingants imprudents, mais honnêtes. Enfin, n'ai-je pas moi-même été l'objet de menées sournoises et haineuses de la part de compatriotes sans discernement et sans caractère, parce que l'activisme ne m'empêcha nulle part et jamais de me sentir « Flamand ».

Camarades flamands,

Pour que, tous ensemble, fiers de notre Droit, nous puissions commencer le travail de justice et de pacification, il nous est un devoir, une nécessité, de poser un glaive nu entre nous autres et la triste bande des perdus. Alors nous réussirons, sûrement ! Par-dessus les têtes des semeurs de discorde et des arrivistes ! Pour le salut et du peuple flamand et du peuple wallon, dont les cœurs droits sont frères et ne demandent qu'à loyalement s'entendre. — Pour ma part, je n'ai jamais failli pour la Belgique : n'est-ce pas un gage que je ne faillirai jamais non plus pour les droits sociaux imprescriptibles du peuple flamand ?

Camarades,

J'ai l'impression de partir en mission, tout seul, par une nuit noire, au milieu des lignes ennemies. Vous seuls, vous savez ce qui se passe en ce moment-là dans le cœur du soldat. Il le fallait !... Mais lorsque, dans quelques heures, vous entendrez sauter la position ennemie, camarades, je vous en supplie, alors, tous, montez une fois encore à l'assaut ! Le pays, c'est nous autres ! Le pays n'a que nous pour oser et pour avoir du cœur ! Et lorsque, nous autres, nous disons : « Nous voulons ! », tous savent que le

chemin mène tout droit, et que la fin est honnête et élevée. Car dans le sang et dans le feu nos âmes se sont épurées à l'état de l'or le plus pur, et dans le grand vide de la Mort nos poumons ont exhalé les derniers germes de la mesquinerie et de l'égoïsme, pour se gonfler ensuite de l'éther léger de l'idéal et du sacrifice ! Debout, camarades ! Allons-y ! C'est pour la patrie, c'est pour nous-mêmes, c'est pour tous nos camarades qui sont restés là-bas !

Et si bien des personnages responsables restent indifférents ou complices, nous avons encore notre bon Roi, notre Chef de l'Yser, qui, au milieu des ministres, qui passent, et des Représentants du peuple, qui trop souvent ne représentent qu'eux-mêmes, saura encore mener la Belgique à l'Honneur et à la Victoire, parce qu'il est le Roi des Belges, et parce qu'il est Grand !

Rudiger.

FIN.
